



La Musique pour piano de Déodat de Séverac

Déodat de Séverac, l'un de nos plus vrais musiciens, l'un des artistes sur lesquels on était le plus en droit de compter pour enrichir le trésor musical de France d'œuvres caractéristiques et savoureuses, vient de nous être arraché par la mort à Céret en Roussillon, le 24 mars dernier. C'est un départ auquel on ne peut s'accoutumer. Ses œuvres connues étaient de telles sources de joie artistique, ses travaux actuels si pleins de richesses de sève et de caractère, son être musical et humain si exquis, que vraiment on ne peut arriver à croire que tout cela est tari, et qu'à jamais nous sommes appauvris de ces trésors perdus.

Déodat de Séverac était né à Saint-Félix de Caraman, en Lauragais, le 20 juillet 1873. Pur méridional, il est resté toute sa vie passionnément épris de sa terre natale et de la Catalogne voisine, où il avait des attaches précieuses.

Ne voulant pas écrire ici sa biographie, je ne dirai rien de sa formation artistique, me contentant seulement de signaler qu'il fut attiré, dès la première heure, par le mouvement artistique de Charles Bordes à Paris et en province française, révélant à tous les amoureux de beauté les trésors oubliés du chant religieux des siècles écoulés, du chant populaire, et

bientôt s'attachant à rendre honneur à tout art sincère et désintéressé, de quelque époque ou de quelque milieu qu'il émane. Séverac devint ainsi l'un des premiers élèves de la Schola Cantorum naissante et reçut la haute éducation artistique de Vincent d'Indy. Ayant appris là à s'exprimer soi-même, muni de l'expérience acquise au contact des chefs-d'œuvre de tous genres, libre, ardent, passionné « terrien », il s'en retourna dans son Midi adoré, et prêcha d'exemple pour le régionalisme bien compris.

Musicien inné, artiste merveilleusement sensible et personnel, il est comme le chanfrein attitré de son admirable pays. Mais malgré la saveur inimitable de sa musique, son esprit fin et élevé, son cœur largement ouvert à toute chose vraiment humaine, lui permirent d'atteindre en même temps à l'expression générale, sans considérations ethnographiques. Sans doute, on pénètre plus profondément, jusqu'à la substance centrale, si l'on entend tous les mots du langage local qui la manifeste, mais elle peut être reçue par toute âme attentive et accessible à la beauté, même ignorante de son lieu d'origine.

Séverac ne s'est plu qu'à la campagne, ne pouvant vivre qu'au milieu d'êtres sincères et directs, ayant horreur des complications factices de la décadence des agglomérations urbaines, des théories sèches des fabricants de procédés artistiques ou des déliquescentes des esthètes. En pleine nature, il s'épanouissait « fou de joie et de soleil », comme il aimait à dire. La musique était sa langue *directe*, comme à tous les musiciens de race. Tout ce qui l'entourait, sons ou lignes, formes ou manières d'être, éléments de la nature ou gestes humains, tout révélait à son sens musical aigu sa substance ou son équivalence musicales. Ce contact le transportait d'admiration, donnant le branle à sa faculté créatrice qui, partie souvent d'un rien imperceptible à d'autres, mais ferment générateur chez lui, transformait ce germe musical en une œuvre sonore merveilleusement neuve et vivante.

Étant donné ce caractère foncier de son art, intime et directe expression de son être en rapport avec ce qu'il aime, il ne sert à rien, pour en prendre conscience, de disséquer froidement cette chair vivante, en la transformant

ainsi en cadavre, ni de cataloguer les mots qu'il a prononcés ou d'essayer d'établir la recette des produits de cette plume. Je ne me permettrai pas une telle injure à la mémoire de cet ami, et voulant dire ici ce qu'est sa musique pour piano — principal trésor de toute son œuvre, — j'irai droit à l'essentiel : ce qu'il a voulu dire, ce qu'il a dit, ce dont nous serons enrichis si nous savons aller sincèrement à lui comme il vient à nous.

La musique pour piano de D. de Séverac comprend : *Le Chant de la Terre* ; *En Languedoc* ; *Baigneuses au soleil* ; *Cerdaña* ; *Sous les Lauriers-Roses* ; plus quelques petits délassements : *Le Petit Soldat de Plomb* (« histoire vraie » en trois récits, pour piano à quatre mains), *Pippermint-Get* (valse), *En Vacances* (pièces de moyenne force) (1).

Un admirable cycle était quasiment achevé : *L'Encens et la Myrrhe*, et une œuvre pour piano et orchestre mûrissait en lui depuis longtemps : *les Vendanges*. Hélas ! il est à craindre que, n'ayant jamais pu écrire tant qu'il n'avait pas absolument achevé, en son esprit, l'œuvre en toute sa réalisation, et depuis longtemps miné par la maladie qui l'a emporté, et qui lui enlevait toute possibilité morale d'écrire, ces œuvres — auxquelles il tenait plus qu'à aucune autre de sa production pianistique, — ne soient à jamais ensevelies avec lui.

J'étudierai ici, expressivement, les pièces pour piano, dans leur ordre de publication :

LE CHANT DE LA TERRE (publié en 1903), œuvre de jeunesse, mais déjà plus que séduisante promesse, renferme des pièces exquises de sentiment et d'une réalisation, sinon toujours égale et complète, du moins constamment intéressante et personnelle. Ce *poème géorgique* est en quatre parties : *Le Labour*, *les Semailles*, *la Grêle* et *les Moissons*, précédées d'un *Prologue : Exposition du Thème*, séparées par un *Intermezzo : Conte à la Veillée*, et terminées par un *Épilogue : Le Jour des Noces*. C'est donc un résumé de la vie des champs et de la vie humaine à la campagne qu'il tente de réaliser pianistiquement.

Le *prologue : Exposition du Thème*, que Séverac n'a pas osé, par modestie

(1) Toutes les œuvres de piano de Déodat de Séverac sont publiées chez Rouart, Lerolle et C^{ie}.

de débutant, intituler : *l'Ame de la Terre*, comme il le nommait quand il en parlait entre amis, présente le thème fondamental de l'œuvre sous l'aspect le plus antique, recueilli et cordial qu'il pouvait imaginer : celui d'une sorte de mélodie grégorienne. Repris de suite avec une allure de choral, comme traversant ainsi les siècles avec l'humanité qui en vit, le thème de « la terre » est alors présenté harmoniquement et rythmiquement « à la Séverac », avec des sortes d'esquisses de « bouffées » de campagne dans les interstices. Il grandit ainsi jusqu'à la fin suspensive après laquelle apparaît : *Le Labour*, que cette transformation choralesque du thème général a ainsi préparé dans son mouvement, son rythme, et la gravité saine, comme sacrée, de son caractère. Lent, lourd, laborieux, *le Labour*, en sa mélodie initiale, offre comme une sorte de « réponse » musicale libre du thème général. Cette mélodie, d'une belle tenue, d'un tracé développé sans surcharge comme sans rétrécissement, se poursuit et évolue sans arrêt, évoquant tour à tour, en elle-même et par les détails successifs de sa présentation pianistique, les désirs profonds, les espérances ou les inquiétudes que l'âme de l'homme éprouve en préparant les futures moissons, moissons de la terre et de la vie. Déjà apparaissent ici les rythmes, les dispositions pianistiques essentielles de l'émouvant « *Coin de Cimetière au printemps* », qui sera l'un des bijoux du futur « *Languedoc* » et de toute l'œuvre de D. de Séverac. Après une belle « rentrée » (non point formulaire et volontaire, mais substantielle et nécessaire) au ton principal (ré mineur) comme il en sera une, aussi, dans le « *Coin de Cimetière* », les espoirs prennent le dessus, et à l'horizon « *l'Aimée* » paraît, dans la clarté du ciel et de sa jeunesse, et tout s'apaise dans la promesse de prophétiques cloches nuptiales.

Les Semailles sont un pur « Millet » musical, mais un Millet languedocien, au coloris chaleureux, limpide et transparent. Souple et simple chant du cœur paysan, d'un paysan à l'âme délicate et noble, à l'admiration pénétrante des beautés qui l'entourent, comme il y en a souvent parmi les montagnards, et comme Séverac en voulait être un. Tandis que, paisiblement, dans la lumière quiète se déroule la douce mélodie, soutenue et comme nimbée par le dessin des basses, des notes légères s'entremêlent

à la ligne mélodique, blés jetés à la terre nourricière par le calme geste du semeur. Et l'émotion humaine monte de là et s'élançe en désirs, tandis qu'à l'église voisine s'ébranle la cloche, et que les *Angelus* se répercutent de village en village, semant sur la campagne entière la bénédiction de Dieu. Alors l'espérance envahit plus que jamais le cœur du semeur, et dans la paix lumineuse de son âme il va, embrassant de son geste large l'horizon indéfiniment prolongé...

Intermezzo : Conte à la Veillée : autour de l'aïeule les enfants sont réunis. Elle chante, de sa vieille voix chevrotante qui met l'émotion au cœur des siens. Elle raconte les histoires jolies qui font peur ou qui font sourire, les histoires qu'aiment les petits qui l'écoutent. Mais plus que ses beaux contes, c'est elle, la chère et vénérée Grand-Maman qu'ils aiment...

Au loin, une rumeur sourde, méchante, croissante, la rumeur qui fait peur au paysan : *la Grêle*, batailleuse sans pitié, choquant et brisant tout sous elle. Mais les cloches tintent, le souvenir des « *Rogations* », — protection de la terre, — passe dans les âmes apeurées, des cœurs monte la prière : le pain quotidien serait-il ainsi anéanti par la maudite ? — non, vaincue elle s'éloigne, et les cloches, comme des gouttes larges et claires, perlent au clocher protecteur.

Les Moissons, le chant de la terre même, et son âme exhalée en chant naïf. Gaïment, gars et filles se répondent en liant les gerbes, et le cœur du jeune paysan est plein d'émoi : voici « *l'Aimée* », et c'est le temps, enfin, où il fut accordé qu'elle serait sienne ! Au loin, les *cloches nuptiales* annoncent cette moisson humaine qui se multipliera dans les Semailles futures... Le village est en fête, c'est le *Jour des Noces* : cloches bondissantes, chansons des cœurs en joie, bons vieux attardés auprès des tonneaux fameux... Mais par-dessus tout cela, *l'Ame de la Terre* plane en son choral éternel, et les flûtes champêtres des bergers se mêlent à elle pour glorifier les Épousailles, par quoi la terre continuera de porter ses fruits par l'homme, pour l'homme, et par elle, aussi, les âmes naîtront, et vivront, éternellement.

Musicalement parlant, les pièces les plus complètement réalisées sont les deux premières : *Labour* et *Semailles*. Les autres, pleines de sève déli-

cieuse, n'ont pu encore atteindre à l'ampleur que de tels sujets comportent ; dans l'œuvre entière, cependant, c'est déjà l'exposé de tout ce que Séverac aime et voudra dire, et c'est aussi une personnalité complète qui s'affirme.

Deux ans plus tard, la production pianistique du jeune maître s'augmentait de la belle Suite : EN LANGUEDOC, où sa personnalité indélébile, tout en s'affirmant continue, s'exprime avec une richesse encore inconnue, et par là même se révèle plus ample et plus complète. La première pièce écrite est la deuxième du recueil, puis vint la cinquième, et la Suite fut achevée par la première et la quatrième.

Vers le Mas en fête : le Mas, c'est le nom méditerranéen par excellence, c'est le tout petit hameau, ou plutôt le groupe familial de demeures campagnardes. Et ce n'est pas du tout une fête de village qui est décrite ici. Pour comprendre cette pièce, il faut lire *le Cœur du Moulin*, contemporain de cette œuvre. Ici comme là, c'est le jeune homme fourvoyé à la ville qui n'en peut plus de la vie factice et mauvaise de la « centralisation » et s'en revient à la campagne maternelle. Et en approchant du village, voici qu'il aperçoit au loin le clocher, et son cœur, en lui, bondit de joie émue. Il prend le *chemin du torrent* qu'il remonte vers sa source, et aux détours du sentier, il voit toujours plus près ce clocher symbolique qui lui parle des cœurs aimants et bons qui habitent le village. Le voici à *la fontaine*. Ah ! jamais fontaine ne lui a semblé si belle... jamais aucune n'a murmuré si douces choses, n'a recélé eau si fraîche, et limpide, et délicieuse !... Ah ! son cœur ému l'écoute avec extase, la fontaine de l'enfance qui module ses ondes comme subtiles flûtes... et voici qu'à ses tintements de cristal se mêle le grave argent des cloches... et tout près, le vieux chevrier lance ses fusées aériennes dans son roseau chantant... et là, maintenant, c'est lui, le Mas, tout le Mas retrouvé, clair, lumineux, ardent, rose et or dans le ciel en joie, le Mas ancestral ouvert devant lui comme un grand Cœur aimant... En lui, tout bondit et tournoie, et éclate dans la joie. Fête, fête dans les cœurs retrouvés, sur les seuils reconnus ! Hélas ! il y a cependant quelques absents, et la silhouette toute proche du cimetière se projette mélancolique et douce à travers ce bonheur... mais vite, voici les jeunes, plus gais, plus forts, en qui les anciens revivent et pour lesquels ils ont

peiné tous leurs jours. Maintenant, les Angelus du soir s'épandent sur la campagne immense et douce. Après l'émoi grisant des premières heures du retour, voici l'étreinte approfondie du soir descendant, du soir auguste et sacré qui fait les cœurs plus graves, plus purs et meilleurs. Terre bénie, pays ancestral consacré, l'enfant prodigue t'est revenu... et ce sera pour toujours !

Sur l'Étang, le soir, un des étangs de la Montagne-Noire, voisin de Saint-Félix. Rythme de calme barcarolle avec, bientôt, des notations musicales de l'inquiétude, à cause des grandes ombres noires aux arbres voisins, des cris d'oiseaux nocturnes, des flûtes de crapaud ou des coassements de grenouilles ; une étoile filante tombe dans l'eau... mais toute cette agitation s'efface et l'on vogue amoureusement sous la lune argentant le calme miroir de l'eau.

A Cheval dans la Prairie, chez les amis fraternels, dans les Landes, cette fois. Jeunes chevaux sauvages s'ébattant dans la prairie, bêtes de race, fines, nerveuses, aux souples et prompts mouvements. *Halte à la Fontaine*, verdoyante et fleurie, dans un pli de terrain qui la cache et la rend à souhait mystérieuse et reposante. Mais ce n'est pas, ici, l'émoi du cœur à la fontaine de l'enfance, c'est la joliesse de toute source dans la campagne. Et l'on repart avec les chevaux capricieux et cabriolants.

Coin de Cimetière, au printemps. Saint-Félix de nouveau, où dorment les ancêtres et où, maintenant, le cher artiste aussi repose, au printemps...

La mort, à son âme, n'avait pas sombre et terrible aspect. Le cimetière était le prolongement éternel du village, là où l'on vient converser avec le souvenir de ceux qui nous ont précédés et dont nous sommes faits. C'est la vie naissant de la mort, au milieu des fleurs, des oiseaux, avec queques cloches lointaines, sous la caresse des brises ou la morsure du « vent d'antan ». C'est la mélancolie sans doute, mais aussi la paix et l'espoir : perpétuité de la race, éternelle vie au delà de la mort. Aspirations douces et infinies au cœur du fils qui vient rêver près de la tombe du père...

Pièce tout entière de pure émotion, si sobre et si intime, unique dans la musique pour l'équilibre des sentiments qu'elle contient.

Le Jour de la Foire, au Mas, ou plutôt à Revel, voisin de Saint-Félix. Flûte du chevrier éveillant les échos, bondissements des moutons, poussées des bœufs, criaillements criards des pintades et claironnements des coqs, bousculades des bêtes et des gens, taches d'ombre très noire des larges feuilles de platane sur la poussière très blanche des routes méridionales, tumulte joyeux et affairé, cloches de l'aube, tout à coup, mettant un peu de silence sur tout ce mouvement sonore, deux bons vivants déjà « un peu bus » et occupant la route, avec quelque peine à l'équilibre !... Rutilement du soleil d'été, partout, et triomphe de la lumière et de la liberté proclamé par l'agreste « flûte de Pan » du chevrier roi de la montagne !

Telle est la substance expressive de l'œuvre. Il importe peu de l'analyser thématiquement et harmoniquement. Que le « Mas en fête » soit un « morceau à l'envers » qui commence par ses développements et finit par la révélation de son thème, que les « petits chevaux » soient un Scherzo et le « Cimetière » un grand Lied, cela n'ajoute rien à la valeur de l'œuvre et pas beaucoup à la pénétration de ses aîtres. Mais beaucoup plus importante est la constatation que, dans cette œuvre comme dans tout ce qu'il a fait, Dédodat de Séverac traduit directement son émotion devant la nature et tout ce qu'elle signifie, avec tout le lyrisme de son cœur aimant et de son esprit véritablement inventif, dans sa langue à lui : la musique. Nous l'avons déjà observé, il voit et il sent, quasiment, en sons. Et là est le secret de sa palette sonore si savoureuse, si primesautière, inimitable. Parce qu'il est musicien né, toute la matière musicale éparse dans les mille bruits des champs le frappe et il en a, d'instinct, une notation exacte. Parce qu'il est entièrement artiste, il est éperduement amoureux de toute cette beauté éternelle de la nature, et parce qu'il a acquis, à la fréquentation des maîtres, à l'étude des autres et de soi-même, à la lutte pour se conquérir, la possibilité de surprendre et de saisir en lui le besoin d'eurythmie, il réalise avec aisance, avec beauté, en équilibre, cet idéal intérieur et l'offre en don amical à ceux qui sauront aimer avec lui.

BAIGNEUSES AU SOLEIL (publié en 1909), souvenir de Banyuls-sur-Mer.

Incomparable œuvre pianistique, d'une nouveauté rythmique et sonore inégalée par d'autres que par Séverac lui-même dans *Cerdana*.

Amusant et merveilleux exemple de ce que le génie créateur d'un artiste peut faire d'une impression quelconque donnant le branle à ses facultés, et qu'il transforme, qu'il transfigure par le privilège d'un idéalisme naturel, exclusif apanage de l'imaginatif. Ces « baigneuses » si légères, si pleines de grâce mutine et d'espiègles et affectueuses fantaisies, cela n'a été, à Banyuls, sous les yeux de chair de Séverac... qu'un gros baigneur très prosaïque et bourgeois, prenant un bain très sage dans « l'eau divine » de la « mer d'Homère, de Virgile et de Mistral ». Mais la lumière a enchanté le regard de l'artiste, et son imagination s'est plu à peupler la plage de formes dignes de l'eau admirable et de la clarté sainte du ciel azur et or. Ainsi furent conçues ces Baigneuses adorables qui, venues en hésitant à la fraîche caresse de l'eau balancée, s'enhardissent à s'en revêtir en riant, à s'en jouer en multiples traits et s'exaltent à la danse en mouvements et en attitudes magnifiquement rythmiques, sous la croissante féerie de la lumière du ciel amplifiée dans la soie changeante et perlée de la mer. Et le chant des belles Catalanes s'élève, rappelant les Albères voisines et la Cerdagne enchanteresse... Appels au loin, lassitude venue de tant de jeux dans l'eau mouvante, petites vagues délaissées, dernières gouttes s'écoulant des beaux membres rafraîchis et tout s'éteint, l'artiste ferme les yeux sur sa vision merveilleuse, à jamais évoquée par son art.

CERDANA, Études pittoresques pour piano, publiées en 1911.

Ce cycle se composait à l'origine de quatre pièces, celles qui forment les numéros 1, 2, 3 et 5 du recueil actuel. Il offrait, ainsi, un manque de contraste préjudiciable à la plénitude de l'expression générale, et, amicalement, je me permis d'en faire la remarque à Séverac qui, jugeant l'observation judicieuse, écrivit une cinquième pièce, la plus belle de toutes, pour être placée en quatrième numéro. Je reproduis plus loin un fragment de lettre de Séverac, touchant cette modification.

I. *L'Arrivée en Cerdagne : En Tartane*. — Un grand chant de plein air, à pleine voix, monte des vallées sur les crêtes, ivre de liberté et de soleil. Tout de suite, c'est tout le pays évoqué. Au loin une sourde et

rythmique rumeur, un pas cadencé, un cahotement alerte vont se rapprochant, on distingue des voix, des chants, des rires, des sonnailles, des claquements de fouet... c'est une tartane, la voiture catalane à deux roues, attelée d'une mule, plancher rudimentaire et secouant, tressautant à tous les cahots du chemin de montagne. Voici l'auberge où l'on reverra quelque brune servante chère au muletier... un petit temps de danse avant de remonter en tartane et l'on repart, cahotants et joyeux, libres dans le vaste paysage ensoleillé.

II. *Les Fêtes de Puigcerda*. — Chant cerdan magnifiquement libre, sorti tout vibrant du cœur de l'artiste émerveillé de tant de lumière dans le ciel et de cordialité dans les êtres. La danse, la danse alerte et nerveuse frémit par les rues en fête : hautbois catalans aigus et colorés, pas nerveux, énergiques, fiers, plaisants ou gracieux, ce sont les « Sardanes » qui se succèdent ou s'entremêlent, gagnant peu à peu tous les êtres des alentours. Et voici qu'à ce seuil de la Catalogne espagnole on rencontre des amis chers : Laura Albeniz, charmante, danse la Sardane avec toute la grâce de son adolescence, à travers les groupes bouillants et rebondissants qui s'entrecroisent sur la place étourdissante de couleur et de vitalité humaine. Des postes de carabiniers se relèvent, une horloge sonne sept heures, mais la danse est sans trêve ! Un silence, cependant : c'est Albeniz en personne, le cher Albeniz qui s'avance, digne et drôle, un énorme cigare aux lèvres, de suite reconnu et entouré par tous et mettant le comble à la joie de chacun. Et le village entier, gens et maisons, danse formidablement, comme lancé aux nues par l'ivresse rythmique et musicale émanée d'Albeniz. Ah ! soleil, liberté, cordialité des hommes et des choses, beauté de la vie des simples, dansez, dansez divinement aux sons de la « cobla » des pays catalans !

Fontromeu, l'antique sanctuaire de la Vierge, dans la montagne splendide. Mais aujourd'hui, c'est pèlerinage populaire, et tout Méridional sait unir la danse à la tradition religieuse, conformément aux temps antiques. C'est l'incomparable couleur de cette foule que Séverac a voulu noter dans ces *Ménétriers et Glaneuses*. Toute la « cobla » fameuse est là, et cet orchestre verveux, acide et éclatant, déchaîne ou retient à souhait

le rythme dominateur d'une Serdana à la fois noble et plaisante... Comment prier quand retentit un tel appel ! On essaie pourtant d'oublier « qu'ils » sont là, on tâche de se calmer, mais des rires étouffés secouent les dos, des réflexions spirituelles et brèves traversent les groupes, encore ; enfin un cantique naïf rassemble les bonnes volontés ambiantes. Visages dérobés dans les mains jointes, on prie la douce Vierge Marie... mais les doigts s'entr'ouvrent sur les yeux curieux, on échange des signes rapides et excités... les rires encore secouent ceux demeurés à l'arrière, les cloches de l'Ermitage sonnent en danse, elles aussi, toutes pleines du soleil vigoureux et fervent. Encore on essaie de prier avec le vieux chant, sincèrement, mais quelque malicieux tambourin lointain surexcite tant et tant les jambes rythmiques et nerveuses qu'on ne peut enfin prier autrement... qu'en dansant !

IV. « *Amie Blanche* (1).

« *Vous avez eu bien raison de me faire dire par le cher René qu'il manquait un « repos » entre « Ménétriers et Glaneuses » et les « Muletiers » de « Cerdaña ». Je viens de faire quelque chose qui, tout en étant dans l'esprit général de Cerdaña y apportera, je crois, un sentiment nouveau ; c'est une sorte de cantilène purement expressive : « Le vieux Christ de l'église de Llivia ». Vous souvient-il de cet admirable Christ espagnol que vous avez dû voir jadis ? c'est une des œuvres du réalisme mystique espagnol les plus émouvantes que je connaisse. Il est, pour moi, aussi beau que celui de Perpignan mais moins cruellement réaliste. J'ai essayé de dire cela dans la petite pièce de piano que j'envoie. Vous me direz si j'y ai réussi. »*

Si vous y avez réussi, ami Déodat ?... Écoutez : *Les Muletiers* sont devant le beau Christ de Llivia et chantent une complainte au divin Ami mort pour eux. La petite cloche un peu fêlée tinte sur la campagne et l'église est toute sombre, de l'obscurité profonde des églises d'Espagne où s'apaisent les rutilances des ors et les crudités des vêtements éclatants aux statues bénites. Les mules restées à la porte secouent doucement leurs sonnailles et, humblement, les voix timbrées des hommes chantent

(1) Lettre de Déodat de Séverac à Blanche Selva.

l'hommage à la Croix : « *O Crux Ave* ». Ils chantent de tout leur cœur naïf et ardent, de toute leur âme croyante. Ils s'efforcent pieusement, par la plus belle sérénade qu'ils puissent, de consoler le Christ douloureux souffrant pour leurs péchés. Il est l'ami des humbles par excellence, et Il ne s'offense pas qu'on ne sache parler qu'à sa manière et avec son accent... Leur cœur est attendri par la douceur divine et leur âme s'extasie devant la splendeur immaculée de la Vierge debout près de la Croix... Ils s'en reviennent de leur naïve extase en entendant l'Angelus finissant aux cloches vespérales. Il faut partir, car la route est longue encore. Ardemment, concentrant toute leur âme, ils déposent aux pieds du Christ sauveur l'offrande de leur cœur et de leur vie, sincèrement.

V. *Le Retour des Muletiers*. — Pas secs et cadencés des mules sur la route montagnarde, sifflement des conducteurs insouciant, claquements des fouets et jurements sonores, souvenirs des Sardanas passées, désirs des Sardanas à venir, un petit « coup de vin à la régala » à l'auberge où l'on retrouve la brune caressée, et l'esprit rêveur, on repart au trot rythmé des mules malicieuses.

Dans ce cycle, Séverac s'exprime (ainsi que les *Baigneuses* déjà l'annonçaient) en pur Catalan. Les rythmes d'ensemble ou de détail, les intervalles mélodiques, la coloration harmonique, tout est bien sorti de la musique catalane, de l'ambiance locale et, par-dessus tout, de la divination intime du caractère des gens et des choses par une communauté de sensibilité et d'idéal. La composition de chacune de ces études pittoresques est fort libre, mais toujours bien équilibrée ; la langue est claire et sonore, sans surcharge inutile malgré une abondance de jolis détails chatoyants ; l'harmonie est limpide comme l'air du pays et colorée comme sa lumière ardente, elle est savoureuse sans empâtement, a « du ton » sans dureté inutile, dû charme sans fadeur ; la mélodie abondante s'épand partout, (car naturellement Séverac est lyrique, étant pétri de sensibilité foncière), mais elle a une sobriété parfaite, sans étalage vain, sans effet factice et superficiel, parce que la discrétion, la réserve étaient unies, dans le tempérament du maître languedocien, à l'effusion intime et comme dérobée. Il n'a écrit que parce qu'il a aimé, et il a aimé passionnément

toute beauté, mais, par-dessus tout, ce qu'il y avait de plus lumineux et près de la nature. Là sont aussi ses caractères rythmiques, ressentis à leurs sources et traduits avec son « mètre » personnel, en dégageant « la valeur », le timbre propre à chaque élément.

SOUS LES LAURIERS-ROSES ou *Soir de Carnaval sur la Côte catalane*. Fantaisie dédiée à la mémoire des maîtres aimés : E. Chabrier, I. Albeniz et Ch. Bordes.

Rien de mieux à dire pour décrire cette charmante fantaisie que ce qu'il m'en a écrit en m'envoyant le manuscrit, en août 1919 :

« Vous verrez que j'ai, dans cette petite œuvre, essayé une chose nouvelle : c'est de donner la couleur par le rythme beaucoup plus que par les harmonies. Ce morceau est une sorte de Suite en une partie (quelle arithmétique!). Il avait beaucoup plu aux amis qui me l'ont entendu jouer (si j'ose dire), mais vous plaira-t-il autant ? Je le souhaite de tout mon cœur.

« Voici ce que j'ai voulu faire, vous me direz si j'ai réussi : Parmi les musiciens que j'aime le mieux sont E. Chabrier et Albeniz. Cette petite fantaisie leur est dédiée ; aussi ai-je essayé d'écrire de la musique qui, me semble-t-il, aurait dû leur convenir. C'est une fantaisie où il y a des turlututus de Bande militaire espagnole, des danses de carabiniers, un motif sentimental dansé par une des baigneuses de Banyuls, une Sardana, un petit Scherzo à la Chabrier, des rythmes basques pour Ch. Bordes, des Coucous pour Daquin, et une petite « fugue folichonne » que je n'oserais pas dédier à M^{lle} Sixte Napolitaine, et même un piano mécanique !!!

« Il y a bien longtemps (12 ans) que je songeais à l'écrire ; exactement depuis un voyage que nous fîmes avec Bordes dans l'Ampurdan à Figueras, Gerona et Rosas et où nous assistâmes à des fêtes d'une couleur et d'un méditerranéisme inoubliables. C'est l'atmosphère d'une de ces fêtes que j'ai essayé de peindre dans *Sous les Orangers* (1). Si je n'y ai pas réussi, c'est que je ne sais pas exprimer ce que je sens... Dans ce cas, je reviendrais à mes moutons... »

(1) Le manuscrit de « *Sous les Lauriers-Roses* » portait ce titre. Comme je fis observer à Séverac que les orangers ne sont pas les arbres les plus caractéristiques des places et des allées catalanes, mais bien les platanes et les lauriers-roses, ce fut ce titre, que je lui proposais, qu'il adopta.

En même temps que ces fragments de lettres nous apprennent ses intentions artistiques, ils nous révèlent l'exquise modestie du grand artiste que nous pleurons. Bonté native, admiration fervente et humble de toute beauté, délicatesse du cœur, sociabilité amicale foncière, distinction de l'âme dans la simplicité des manières, esprit plaisant et primesautier sans causticité, mélancolique et enjoué, sûreté du goût avec pénétration intime des choses, tel il apparaît en tout ce qu'il a été, en tout ce qu'il a fait.

Artiste génial profondément respectueux de son art, jamais sûr de lui et travaillant sans cesse à faire mieux, suppliant ceux en qui il avait confiance de l'éclairer sur la valeur de ce qu'il venait d'écrire. A la veille de voir son « Cœur du Moulin » joué à l'Opéra-Comique, il écrivait : « *Si ça ne vous plaisait pas, dites-le moi et nous arrêterons tout. Il ne s'agit pas d'être joué QUAND MÊME, il faut surtout que ce soit non seulement bien, mais très bien. Et je ne suis pas sûr de moi... là, pour tout dire, je n'ai pas une idée bien nette de la valeur absolue de mon machin... A certains moments cela me paraît aller, à d'autres je doute et je dis zut !! C'est entendu, pas ?* »

Bel exemple de conscience artistique à opposer à l'arrivisme féroce des esprits secs dévorés d'anxiété de n' « arriver » pas assez prématurément, de ces malheureux esprits qui ne pensent qu'à épuiser le pauvre filon brillant égaré dans la tourbe d'un terrain sans ressources profondes ! Raison de plus de regret et de douleur en voyant un des meilleurs artistes de notre France arraché à nos désirs, à nos besoins, alors que sa maturité allait être si pleinement savoureuse et bienfaisante !

BLANCHE SELVA.